Séminaire Penser avec Freud

Document 67

Notes introductives à l'année 2026-2027

Dominique Scarfone

À l'occasion de la reprise de notre séminaire, je crois qu'il vaut la peine de faire un bref retour sur les raisons pour lesquelles nous nous retrouvons ensemble à toutes les deux semaines autour de certains écrits de Sigmund Freud. Dans beaucoup de milieux psychanalytiques contemporains, notre démarche serait prise pour de l'idolâtrie ou en tout cas pour une vénération indue envers une œuvre jugée certes importante, mais néanmoins surannée, dépassée par les travaux d'éminents successeurs. Qui plus est, le fait de nous confronter aux textes fondateurs pour ainsi dire « les mains nues », c'est-à-dire sans faire appel directement aux commentaires déjà existants, cela peut sembler prétentieux, ou du moins naïf. Comment pouvons-nous, pensera-t-on, prétendre faire abstraction de tout ce qui s'est développé durant les 85 années écoulées depuis la mort de Freud ?

Les réponses seraient multiples. La plus simple est que nous voulons faire connaissance avec le texte original qui a servi à fonder la psychanalyse. Cela, parce que nous constatons que, d'une part, les auteurs contemporains, aussi importants et créateurs furent-ils, se sont eux-mêmes affrontés à l'original freudien, mais que, d'autre part, leurs écrits font aussi, nécessairement, écran au texte fondateur. Levons néanmoins une fausse impression: à ces sources secondaires, nous y avons nécessairement recours, même sans le faire exprès! Nous ne saurions ignorer que nous affrontons les textes de Freud avec en tête, sciemment ou non, les leçons apprises auprès d'autres auteurs dont nous avons fréquenté les écrits. Nous venons d'horizons psychanalytiques divers, introduits à la psychanalyse dans des milieux différents, marqués par des courants de pensée divers. Parmi eux, de grands lecteurs de Freud, dont les écrits ont dirigé notre regard et accompagnent par conséquent nos lectures qu'on le veuille ou non.

Si toutefois nous prenons un pas de recul, nous noterons que, du fait même de ces influences, nous sommes aux prises avec ce qui est parfois appelé le « babel » de la psychanalyse, c'est-à-dire sa fragmentation en de nombreuses « écoles de pensée », en des discours variés qui le plus souvent ne s'accordent pas entre eux. Au vu de tant de dispersion, une crainte surgit: comment la psychanalyse peut-elle se proposer comme une discipline cohérente? J'ai longtemps déploré moi aussi cet état de fait, soupçonnant, comme certains nous portent à le penser, que derrière ces nombreuses « chapelles » opère une attitude secrètement religieuse. Et il est vrai que dans certains

groupes, plutôt que de se vouer à approfondir l'étude, on a passé beaucoup de temps à proférer des anathèmes. Avouons aussi que l'esprit sectaire, ou encore, pour employer la formule plus douce proposée par Jean Imbeault, « l'esprit d'école[1] » règne toujours dans certains regroupements, avec son cortège d'exclusions. Reconnaissons enfin qu'il y a également de quoi nous inquiéter quand, à l'inverse, prédomine une totale indifférence envers ce qui peut se dire ou s'écrire dans les courants voisins ou que, dans un même groupe, toute critique, tou débat sont vécus comme des agressions.

Pour ce qui nous concerne, j'espère bien que la nature même de notre séminaire nous préserve du statut de chapelle. Je rappelle que l'objectif de ce séminaire est de tenter de comprendre *comment* Freud pense. Non pas si ce qu'il pense est juste ou faux – cela on peut le faire dans un second temps, individuellement ou collectivement –, mais avant tout saisir comment procède la recherche de Freud du moment que c'est cette recherche, au fond très personnelle, qui nous a légué la psychanalyse. Ainsi, je crois que durant les quatre années que nous avons consacrées à *L'interprétation du rêve* nous avons pu, mieux qu'avec tout autre texte, nous familiariser avec la manière dont Freud pensait. Cependant, nous ne saurions prétendre que notre tâche est accomplie. Nous savons que cette pièce maitresse de 1900, si elle constitue le socle principal de son œuvre, a été précédée et suivie de contributions non moins importantes : Le *Projet* de 1895, les *Trois Essais* de 1905, *Pour introduire le narcissisme* (1914), la *Métapsychologie* de 1915, l'*Au-delà du principe de plaisir* de 1919, *Le moi et le ça* de 1923, *Le Malaise dans la culture* de 1929, le *Moïse et le monothéisme* des années 1930, et j'en passe.

*

Ces dernières années, nous avons été conduits à relever dans l'approche de Freud certaines constantes, mais qui évoluaient à mesure qu'il passait de la neurologie à la psychanalyse, puis d'une préoccupation avant tout thérapeutique à la formulation de ce qu'il a appelé une science nouvelle, de portée générale. Une des ces constantes est celle qui se maintient malgré le passage de l'aphasie neurologique à l'indicible qui a nom « infantile », au sens littéral du terme : *la difficulté de dire*. Une autre, le contraste entre ce qui s'exprime en acte, directement, et ce qui prend le chemin de la complexité, de l'élaboration, du retard qui ouvre sur la possibilité de la remémoration et du jugement. Nous avons aussi noté au passage que les concepts freudiens se tiennent en « grappes », qu'ils se laissent mieux comprendre grâce à la résonance qui se produit entre certains d'entre eux, reliés par des rapports de voisinage, de ressemblance ou d'opposition. Plus récemment nous avons vu se profiler le thème de l'« entre-deux dynamique », ainsi nommé pour le distinguer de l'entre-deux quotidien qui, de son

[1] J. Imbeault, « Coup d'œil sur la crise », in: Collectif, L'avenir d'une désillusion, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2000, p. 57-69.

côté, concerne l'intermédiaire, le compromis et autres notions apparentées[2]. Dans tous les cas mentionnés, des auteurs importants nous ont précédés (Lacan, Pontalis, Laplanche, Derrida, Deleuze…) Si nous n'avons fait que les mentionner au passage sans nous embarquer dans leurs propres textes, c'est afin de rester au plus près de l'œuvre de Freud elle-même, de nous en imprégner, nous donnant ainsi une chance de la saisir sous un angle pas nécessairement original, mais qui nous soit propre. Nous partons de l'idée que l'œuvre de Freud a opéré une authentique rupture et ouvert sur une dimension de l'humain jusqu'à lui ignorée. Il s'agit donc de nous exposer directement à cette pensée, de tenter de refaire au mieux de nos capacités l'expérience de cette rupture, de cette ouverture.

En travaillant ainsi, en relisant Freud par nous-mêmes, bien que sans illusion sur le fait que d'autres nous y ont initié, nous répondons en partie au problème du « babel ». En 1987, au Congrès de l'IPA qui se tenait à Montréal, Robert Wallerstein, alors président, avait formulé le vœu que les analystes se mettent à la recherche d'un « common ground », d'un terrain commun pour la psychanalyse mondiale. En repensant à cette anecdote, il m'est apparu que nous nous retrouvions dans la situation décrite par Winnicott dans la crainte de l'effondrement, où il s'agit de craindre – ou dans le cas de Wallerstein, de désirer – que se produise à l'avenir ce qui en fait a déjà eu lieu.

Pour être plus clair, pour qui se donne la peine de regarder le « common ground » existe déjà : c'est l'œuvre de Freud dont, d'ailleurs, ont bourgeonné toutes les écoles qui aujourd'hui peinent à dialoguer entre elles. On chercherait donc a créer dans l'avenir ce qui en réalité s'est déjà produit, mais n'aurait pas été enregistré. Bien entendu, comme toute comparaison, celle-ci est partiellement inexacte. On pourrait objecter que, dans le cas de Freud, l'enregistrement a eu lieu. Nous répondons alors que, bien qu'enregistrée, *la pensée de Freud ne peut qu'être refoulée* et que, pour cette raison, il nous faut constamment y revenir pour tenter de lever ce refoulement, même en ayant compris qu'un nouveau refoulement aurait lieu chaque fois. Pourquoi est-ce ainsi ? C'est Freud lui-même qui nous l'apprend : toute élaboration se paie d'une nouvelle censure, d'un nouveau refoulement[3]. C'est le fonctionnement psychique lui-même qui le veut. La tra(ns)duction a toujours deux versants : sur l'un se produit le sens; sur l'autre se constitue le refoulé. Si cette thèse dit vrai, nous aurons toujours du travail devant nous!

Mais une autre objection se profile : s'il en est ainsi, pourquoi ne retrouvons-nous pas le refoulement dans le domaine des sciences dites exactes ? On ne dira pas, par

---

[2] Un autre excellent exemple de constante freudienne a été donné en juin dernier par Udo Hock lors du congrès de la Société canadienne de psychanalyse : ce que Freud découvre, il le fait toujours sous la modalité de l'échec ou de la déformation. Jamais il ne découvre un contenu entier et positif, mais au contraire, met au jour les ratés, l'inaccompli.

[3] S. Freud (1915), « L'inconscient », *OCF-P* vol. XIII, p. 232.

exemple, qu'Einstein a refoulé Newton ! Une nouvelle compréhension des phénomènes physiques est un acquis qui ne comporte aucun besoin de revenir constamment aux modèles antérieurs. Pourquoi en est-il ainsi dans le cas de la psychanalyse ? Deux raisons complémentaires me semblent expliquer cette particularité :

1. Quand Freud écrit que tout progrès dans l'organisation se paie d'une nouvelle censure, il nous faut préciser que cela concerne le progrès de l'organisation psychique *par rapport à la chose sexuelle*. Si, dans le domaine scientifique en général, toute nouvelle formulation, quel que soit le sujet, signifie de renvoyer à l'arrière-plan les formulations anciennes, cette « censure » n'est pas de l'ordre du refoulement. Ce qui est remplacé n'est d'ailleurs pas perdu de vue, mais consciemment *délaissé*. La censure dont parle Freud concerne l'organisation psychique en tant qu'elle s'appuie sur ce qui a été *refoulé*, donc *fortement contre-investi* afin d'en prévenir une nouvelle irruption traumatique. Le progrès dans l'organisation n'est donc pas une simple marche en avant; cela avance, mais en ayant toujours le souci de ce qui pourrait, si l'on peut dire, revenir de l'arrière. Einstein, lui, n'avait pas à craindre le retour de Newton… Avant d'être une particularité de la psychanalyse en tant que discipline, ce double mouvement d'élaboration-refoulement est le propre de la psyché en tant que marquée par le sexuel. De par sa relation intime avec le sujet de son étude, la psychanalyse est elle-même soumise à la même exigence d'un constante reprise.
2. Il s'ensuit que la « blessure narcissique » de l'humanité imputable à la psychanalyse est une blessure bien plus intime que celles causées par Copernic ou Darwin, dans la mesure où, avec ce qu'a introduit Freud, chacun se sent *personnellement visé* dans sa capacité même de s'affirmer comme sujet. Même si leurs découvertes sont « blessantes » pour l'orgueil de nos idéologies, Copernic et Darwin nous ont appris des faits positifs (la rotation et la translation de la terre; l'évolution des espèces, la sélection naturelle). Freud, pour sa part, nous informe que quoi que nous fassions, il y a de l'autre en nous et que nous ne maîtriserons jamais cette altérité. Que quelque chose nous échappe qui est de nature sexuelle infantile.

Il n'est donc pas étonnant que parmi les motifs de divergence, voire de dissidence, entre psychanalystes, le sexuel infantile soit toujours le premier à être remis en question et, donc, à faire en sorte que Freud soit relégué comme simple « ancêtre », certes honorable, mais aujourd'hui « dépassé ». C'est que personne n'aime la mauvaise nouvelle dont il était porteur.

Pontalis a un jour reformulé ainsi la proposition de Winnicott au sujet de la crainte de l'effondrement : « Quelque chose a eu lieu qui n'a pas de lieu. » Ne pourrait-on pas dire aussi du « common ground » freudien qu'il a bien *eu lieu* mais que, étant nécessairement refoulé, son lieu est constamment à construire ? J'avancerais que notre séminaire vise précisément à construire un des ces lieux d'accueil pour la pensée de Freud.

Or, si pour accueillir cette pensée il faut à chaque fois refaire aussi une place au sexuel infantile – le refoulé par excellence –, cela signifie qu'il faut constamment re- penser le domaine du sexuel lui-même, expliciter en quoi il est inséparable de la psychanalyse telle que nous l'avons héritée de Freud. Il nous faudra bien, un jour ou l'autre, essayer de prendre de front cette question du sexuel.

L'idée reste, bien entendu, à mettre à l'épreuve et à documenter, mais ne pourrait-on pas déjà pressentir qu'une étude plus serrée de ce que le sexuel signifie pour la psychanalyse et pour la condition humaine est vraiment une tâche centrale de toute recherche concernant la pensée freudienne? La documentation et l'approfondissement de cette question nous donnerait un argument de plus pour affirmer que la psychanalyse va bien au-delà d'une discipline clinique, que sa métapsychologie se double nécessairement d'une méta-anthropologie. Nous aurons sans doute à en reparler.

